

Soit dit en passant

Voici un livre qui m'a donné du bonheur. Il porte sur un écrivain qui a illuminé ma jeunesse et que j'aimerai toujours. Et puis, Barbara Rivard rend bien compte de sa lecture, sensible, intelligente, de l'œuvre littéraire et picturale de Michaux.

Aucune théorie n'oriente ni ne prédétermine, bref ne limite le regard posé sur les poèmes et les proses, les dessins et les peintures. On assiste à un déchiffrement du sens et de la forme, dans leur conjonction même, qui répond à ce qui est dit et figuré, comme devrait le faire toute lecture présente à l'autre de l'œuvre.

Par ailleurs, et c'est une chose essentielle, la qualité de l'écriture qui adopte la forme toujours inassurée de l'essai donne à ce livre un charme rare qui contribue à modifier qualitativement notre connaissance de Michaux.

Barbara Rivard commente et explique, certes, mais en rapport intime avec son propre rythme créateur. L'information (plus riche qu'il n'y paraît) fait fonction de balises dans un cheminement qui cherche à clarifier l'obscur centre de l'œuvre et à pénétrer le secret de son avancée langagière. La « preuve » de ce qui s'énonce incombe alors aux nœuds que forment en leur double déroulement la lecture et l'écriture de Barbara Rivard.

Jacques BRAULT

Avant-propos

Quinze ans me séparent du moment où j'ai écrit *L'homme froissé*, de longues, interminables années d'immobilité où je me suis livrée moi-même en pâture à « l'infini turbulent ». Je crois aujourd'hui que si je n'ai pas sombré définitivement, que si un jour j'ai pu trouver un chemin de traverse dans l'épreuve, c'est en partie parce que l'œuvre d'Henri Michaux m'avait transmis non un savoir mais un pouvoir de métamorphose, qu'elle m'avait enseigné une grammaire et une gymnastique de l'être dans l'espace intérieur et extérieur, familier et inconnu, fini et infini, réel et imaginé. Cette œuvre m'avait appris à voir, à parcourir l'homme, dans tous ses sens, à poursuivre ses plis, ses traces et ses sillons laissés par les idées, les mots, les sensations, les désirs et les sentiments qui la composent. Avec elle, j'ai observé des alphabets et des insectes, sculpté et froissé des visages, rencontré et plié des hommes, soufflé sur des mots, fécondé des espaces, fait éclore des rythmes.

* * *

L'écriture de Michaux annonce déjà le passage à la ligne, à cette région silencieuse des mots qui va se déployer dans la peinture. Tantôt presque magique, cette écriture est d'abord investie d'un pouvoir de transformer l'homme ; tantôt lourde et figée, elle cherche son salut dans le silence. Mais cette double attitude de Michaux à l'égard de l'écriture n'est jamais nettement polarisée, elle est plutôt le lieu même de ces passages qui redonnent à l'homme sa multiplicité essentielle, sa liberté d'être dedans *et* dehors, ici *et* là-bas. C'est

en ce sens que l'esthétique de Michaux devient une éthique de la ligne.

Cet essai tentera donc de retracer les nombreux chemins qui ont conduit Michaux à la peinture. Il y eut d'abord cette attention à la graphie, au geste d'écrire, qui maintiennent les signes au seuil du sens, puis les idéogrammes chinois et les dessins d'enfants qui offrent une voie vers le plurivoque, qui « montrent en cachant et cachent en montrant ». C'est ainsi que peinture et écriture entament un dialogue entre le visible et l'invisible, le dicible et l'indicible.

Juillet 2011

PREMIÈRE PARTIE

AUTO PORTRAIT DE L'HOMME FROISSÉ

«J'apprends à voir. [...] Je songe par exemple que jamais encore je n'avais pris conscience du nombre de visages qu'il y a. Il y a beaucoup de gens, mais encore plus de visages, car chacun en a plusieurs. [...] Mais la femme, la femme : elle était toute entière tombée en elle-même, en avant, dans ses mains. C'était à l'angle de la rue [...] La femme s'effraya, s'arracha d'elle-même. Trop vite, trop violemment, de sorte que son visage resta dans ses deux mains. Je pouvais l'y voir, y voir sa forme creuse. Cela me coûta un effort inouï de rester à ces mains, de ne pas regarder ce qui s'en était dépouillé. Je frémissais de voir ainsi un visage du dedans, mais j'avais encore bien plus peur de la tête nue écorchée, sans visage. »

Rainer-Maria RILKE